

Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France
aujourd'hui

Didier Lapeyronnie

Professeur de sociologie à l'université Paris-Sorbonne

Auteur du livre :

-Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui-
chez Robert Laffont, (le monde comme il va) septembre 2008

Je suis très heureux d'être ici. Je vais vous présenter mon travail avant de répondre aux questions que vous allez poser.

Il s'agit d'un travail sociologique. La sociologie, à mon point de vue, est une science pratique qui s'appuie sur des enquêtes, des terrains, du travail empirique.

Sans prétention universelle, je vais raconter simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai fait et la façon dont j'ai essayé de l'interpréter.

Vous voulez certainement savoir au fond ce que je cherchais, ce que j'étais parti faire, pourquoi j'étais parti, pendant pratiquement 5 ans, vivre dans ce quartier avec ses habitants. Le point de départ est une enquête.

Il faut dire que je suis, depuis longtemps, un sociologue de la banlieue, en France.

Depuis le début des années 1980, je traîne mes guêtres dans les grandes banlieues parisiennes ou lyonnaises, et j'ai vu évoluer un certain nombre de quartiers, que j'ai pu connaître. Puis j'ai quitté ce terrain.

A la demande de la Ville de Paris, je suis revenu enquêter dans l'est de la ville de Paris, dans un certain nombre de cités bien connues, qui sont à l'intérieur de la capitale.

Cela faisait une dizaine d'années que je n'étais pas revenu dans ce type d'endroit et il y a trois choses qui m'ont tout de suite très étonné du point de vue de l'évolution que l'on pouvait observer.

Premièrement : Les gens, quand on les interrogeait, que l'on discutait avec eux collectivement ou individuellement, étaient devenus très autoréférentiels.

Quand je posais mon magnéto dans les années 80, ils pouvaient être revendicatifs, ils me parlaient de la société et, d'une certaine manière, de leur envie d'aller à l'extérieur, vers l'extérieur.

Dans ce début des années 2000, ma grande surprise c'est que les termes dominants étaient des termes internes, c'est-à-dire qu'au lieu de me parler de la société française, ils me parlaient de la cité, éventuellement de Bush, de Saddam et des histoires en Irak, mais ils ne parlaient plus

du tout de la société française, comme si, d'une certaine manière, ils s'étaient complètement retournés sur eux-mêmes. C'est une première chose qui m'a beaucoup étonné.

Deuxièmement : C'est que Dieu sait si les cités que je pouvais connaître dans les années 1980 n'étaient pas des havres de paix et pouvaient contenir, générer une certaine violence, mais là, j'étais très frappé par la violence quasi quotidienne qu'on pouvait observer, de manière assez générale et assez forte.

A la fois à l'intérieur des familles, violence familiale que je trouve très souvent mésestimée quand on parle de la banlieue, non seulement contre les femmes mais aussi contre les enfants. Mais également une violence et une tension à l'intérieur de la cité.

Tension quasi permanente qui crée un climat assez oppressant, assez lourd, tout cela étant lié à la généralisation de choses qui étaient présentes mais qui se sont fortement développées, et sur lesquelles je reviendrai : la généralisation d'une économie noire, d'une économie souterraine qui n'est pas seulement réduite au trafic de drogue mais qui englobe tout un ensemble de pratiques.

Et puis un troisième point qui est probablement important et qui m'a paru tout à fait centrale : à ma grande surprise, il était impossible de réunir dans une même salle des hommes et des femmes, des garçons et des filles, pratiquement impossible d'avoir des discussions collectives avec des groupes qui seraient formés de jeunes garçons et de jeunes femmes, et même parfois d'hommes et de femmes. On constate très vite, et la violence est liée à cela, une certaine rupture de la communication entre les genres, ou entre les sexes, qui s'est fortement installée dans les cités, et qui n'était pas présente dans les années 80 ou même au début des années 90.

Ces trois observations, qui étaient des observations rapides, m'ont amené à me poser une question sur l'évolution de ces états de fait, à me demander si, au fond, ces trois évolutions ont une unité, si elles ont un sens ensemble, et si elles sont liées à une évolution plus globale de la société française.

Comme chacun peut le voir, la société française depuis les années 2000, depuis le 11 septembre, s'est brutalement fermée, comme beaucoup de sociétés occidentales. Elle se montre de plus en plus hostile à ses pauvres, aux immigrés, aux sans-papiers, et la ségrégation raciale et la ségrégation sociale ne cessent de se renforcer dans l'organisation urbaine.

D'où l'idée de me demander si on n'avait pas là quelque chose, qui s'apparenterait à ce qu'on pourrait appeler le ghetto. Y a-t-il ou non à l'intérieur des quartiers populaires un ensemble de conduites sociales qui s'apparenterait au ghetto ?

Je vais essayer de définir ce qu'est le ghetto, mais d'abord je voudrais justifier un peu plus cette hypothèse.

En faisant ces premières observations à l'intérieur de Paris, j'ai constaté cet enfermement, par exemple, dans la cité « Curial », une grande cité dans le 19ème arrondissement. J'ai rencontré des gens, notamment des jeunes garçons qui ne voulaient pas quitter la cité «Curial», qui n'étaient jamais sortis, qui n'avaient jamais vu la Seine, qui n'allaient jamais jusqu'au parc de la Villette qui est pourtant tout près.

Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est que l'on pouvait retrouver ces observations presque textuellement dans une grande partie de la littérature sociologique et notamment la littérature

sociologique américaine des années 40, 50. Pas celle de Chicago, mais celle qui vient après, celle qui se développe dans les enclaves ethniques italiennes à Boston (je pense au livre de Gans « The urban villagers » par exemple), mais aussi dans l'analyse du ghetto noir dans les années 50 et 60.

Ce qu'il y a de spectaculaire quand on lit cette littérature, c'est que ce que l'on pouvait observer dans ces cités parisiennes sont à tel point identiques à ce que décrivent les gens qui font ces enquêtes, que vous pouvez attribuer très facilement, sans rien changer, à des gens que vous pouvez rencontrer dans les cités parisiennes, des entretiens qui sont transcrits in-extenso dans un certain nombre de livres, faits avec des hommes noirs, dans le ghetto de Chicago ou le ghetto de Washington. Je le fais avec mes étudiants et personne n'y voit quoi que ce soit.

D'où la question sociologique, si on peut le dire comme cela : pourquoi est-ce tellement pareil ? Pourquoi la situation française, que tous les français pensent si spécifique, pourquoi finalement est-elle si identique ? Pourquoi les conduites que l'on observe ici sont-elles tellement similaires à des conduites que l'on observe avec d'autres méthodes, dans d'autres contextes, avec d'autres populations, d'autres catégories d'analyse ?

D'où l'idée d'aller chercher dans cette littérature le thème et l'hypothèse du ghetto. Plus précisément, cette hypothèse du ghetto, je l'ai empruntée à un livre de Clark, « Dark ghetto » traduit en français « ghetto noir », qui est un grand classique de cette sociologie, un excellent livre où Clark, qui est un militant des droits civiques, décrit aussi le ghetto de Harlem et utilise le terme de ghetto dans un sens assez particulier. C'est ce sens-là que j'ai repris.

Premièrement : le ghetto ne désigne pas un quartier particulier et, jamais dans ce livre, on ne parle d'un quartier. Un quartier n'est pas un ghetto.

Un ghetto, explique-t-il, est un ensemble de conduites sociales d'une population particulière qui est reléguée. Elle est dans un quartier, de relégation de ce point de vue-là, reléguée pour des raisons qui sont indissociablement des raisons sociales : cette population est pauvre et la pauvreté pèse lourdement dans les conduites que j'ai observées, mais aussi pour des raisons raciales, et il est impossible de dissocier les deux.

Les gens sont relégués, ségrégués, discriminés, pour des raisons raciales et sociales. Mais le fait de subir la discrimination ne fait pas le ghetto. Ce qui fait le ghetto c'est qu'au bout d'un certain temps, et pour moi c'est cela la nouveauté, cette population finit par s'auto-organiser, finit par fabriquer quelque chose, une sorte de contre-monde, de contre-société, avec son économie, ses règles, ses normes, ses institutions, avec aussi son système politique, ou une forme de système politique, et ce contre-monde la protège de l'extérieur.

Il est organisé pour se protéger, notamment de la violence que l'on subit de l'extérieur, de la société extérieure, donc plutôt avantageux de ce point de vue-là, mais il est aussi un handicap pour les individus dès qu'ils vont à l'extérieur, dès qu'ils s'éloignent de ce ghetto, de leur milieu, si vous voulez, car l'appartenance au ghetto devient très vite un handicap, souvent un handicap insurmontable.

Le ghetto a trois caractéristiques (j'utilise le terme ghetto urbain) :

Premièrement : cela ne désigne pas un lieu, ce n'est pas un quartier, c'est une catégorie de conduite sociale, un ensemble de conduites sociales. On peut dire, et je le dis souvent, il y a

du ghetto dans un quartier. Il peut y avoir 10, 20, 40 % de ghetto dans un quartier comme nous allons le voir.

Deuxièmement : le ghetto s'organise contre l'extérieur, toujours autour d'une catégorie dominée. Dans l'endroit où je travaillais, c'était « Nous sommes les pauvres arabes. Nous sommes le village arabe de la ville. »

Et troisièmement, le ghetto s'organise dans une relation qui est une relation permanente avec l'extérieur, une sorte de va-et-vient permanent avec la société extérieure qui explique, comme le décrit bien Clark, l'extrême ambivalence des gens qui vivent dans le ghetto, qui sont pris dans des ambivalences permanentes tout au long de leur vie, et dans toutes leurs conduites.

Premier exemple d'ambivalence : cette population qui s'organise contre la société extérieure, dont elle cherche à se protéger, qu'elle rejette souvent violemment - il suffit de penser aux rapports avec la police, par exemple - cette même population, ou du moins les individus qui la composent, voudrait bien accéder à cette société extérieure, et cherche par tous les moyens, d'une certaine manière, à accéder à cette société extérieure.

Deuxième exemple d'ambivalence : c'est une population qui s'organise contre la République, qui développe souvent une vraie sous-culture institutionnelle, contre la police, la justice, les services sociaux, les associations, et ainsi de suite, qui cherche à se masquer de tous ces gens-là, mais qui en même temps est terrorisée à l'idée que ces institutions ou ces associations pourraient désertir le quartier, parce que tout le monde est très dépendant de leur présence, ne serait-ce que pour partir en vacances avec le centre social, pour assurer les fins de mois avec les assistantes sociales, pour accéder à l'épicerie sociale, et ainsi de suite.

On est dans une espèce de jeu, d'ambivalence autour de ces questions. Le ghetto, c'est une société, c'est un monde qui tend à se fermer, qui cherche aussi à se fermer, comme je viens de le dire, mais qui est aussi envahi en permanence par les images, par la société extérieure, qui est complètement ouvert à tous les vents. D'où l'idée que le ghetto est pour les individus à la fois une cage - on n'a pas choisi d'être là, on y est enfermé, et la société nous y enferme -, mais aussi un cocon - on n'est pas mal là-dedans, on finit par s'y protéger, on finit par construire sa dignité, y construire sa vie -, d'où l'ambivalence permanente des gens qui sont entre la cage et le cocon.

Ce qu'il faut bien comprendre, pour les gens qui vivent dans le ghetto, d'une certaine manière, le rêve extérieur, c'est-à-dire la société extérieure, celle qui les maltraite mais dont ils rêvent, ce rêve extérieur est plus réel que leur réalité intérieure. C'est comme s'ils jugeaient en permanence de leur réalité intérieure en fonction de ce rêve extérieur. Ce qui fait que leur rêve déréalise, si je peux le dire comme cela, déréalise en permanence leur existence, la rend grise, la rend difficile ou leur fait sentir qu'ils ne sont pas dans la vraie vie. Ce n'est pas quelque chose que j'invente, mais pendant ces cinq ans, c'est quelque chose que j'ai entendu tous les jours. Les gens disent : « La vie n'est pas pour nous, la vie elle est hors les murs, elle est de l'autre côté », et cette vie dont ils rêvent, d'une certaine manière, déréalise leur vie intérieure.

D'où le problème majeur des gens du ghetto, qui est de savoir comment ils peuvent accéder à la réalité, à la vraie vie, et d'où le fait aussi que les gens ont, en permanence, le sentiment d'être piégés dans le ghetto. Du fait que leur vie se déréalise, ils la vivent sans la vivre. C'est cela qui les met en rage, beaucoup plus que la pauvreté, la misère, ou le racisme même. Ce

sentiment que la vie se déroule sans qu'ils puissent complètement être dans la vie, sans qu'ils puissent complètement réaliser leur vie, sans qu'ils puissent complètement réaliser leurs potentialités, comme s'ils la perdaient, au fur et à mesure qu'elle se développe.

D'où souvent ce sentiment profond de rage, de perte de soi que peuvent avoir les gens, d'autant qu'il ne savent jamais s'ils sont là à cause de la société extérieure, de leur couleur de peau, de leur pauvreté, à cause des mécanismes sociaux ou à cause de leur responsabilité propre, c'est-à-dire penser : je suis trop con, je suis trop moche, c'est ma faute, je n'ai pas assez de volonté, d'où des tourniquets incessants dans lesquels ils sont pris, dont ils n'arrivent jamais à sortir et c'est cela qu'ils vivent le plus intensément et le plus difficilement.

Le travail qui a été fait est destiné à explorer ces hypothèses. Je vais en dire quelques mots, très brefs. C'est ce que j'appellerais une sociologie du bas, une sociologie d'en bas, c'est-à-dire collée au plus près de la vie des gens, au plus près de leur expression, quasiment physiquement collée au plus près de leur corps. Essayer de percevoir la vie sociale par en bas, par en dessous, d'où le fait que nous ne sommes jamais passés par le dessus, par les institutions, par les associations, pour rentrer dans le quartier et vivre avec les gens.

Ce que nous avons voulu essayer de faire avec toute mon équipe, et dans le livre, c'est de mettre l'émotion au centre de la compréhension. C'est-à-dire ne pas laisser le lecteur à l'abri des théories sociologiques, lisant des explications sociologiques, mais le faire entrer dans le ghetto, par l'expérience concrète de la vie des gens, par leurs mots mais aussi par leur sensation physique.

Le livre commence par un hommage appuyé à un grand sociologue, de mon point de vue, qui est Oscar Lewis et qui a souvent été injustement décrié, et se termine par l'idée de l'étouffement que racontent les femmes, ce sentiment de ne pas pouvoir vivre sa vie fait qu'on étouffe, qu'on étouffe physiquement, au sens qu'on ne peut pas respirer, qu'on manque d'air. Le thème de la respiration est un thème omniprésent dans les témoignages féminins et j'y reviendrai.

Le travail qui a été réalisé est un travail d'anthropologie classique. On est resté avec une petite équipe cinq ans dans le quartier. Il a été complété par un travail d'entretien, environ 80 entretiens, plus l'organisation de discussions collectives, des groupes d'habitants ont discuté entre eux, avec des interlocuteurs que l'on a amenés. Longue enquête assez lourde, ce qui explique la taille du rapport qui a été publié.

A partir de tout cela, je voudrais pointer certains aspects du fonctionnement du ghetto. Je ne parlerai pas de tout, mais de trois grands aspects qui me semblent très importants dans les évolutions.

Le premier aspect sera le thème de l'interconnaissance. Le ghetto est un monde de liens forts par rapport à un monde de liens faibles C'est très important, un monde familial beaucoup plus qu'un monde monial.

Le deuxième est le thème de la violence. La violence est omniprésente et structure l'ensemble de la vie collective.

Le troisième, de mon point de vue le thème central, c'est le thème du sexe, de la sexualité et du lien de la sexualité et du racisme. Comment le ghetto s'organise autour de la relation très particulière entre la race des hommes et le sexe des femmes ?

Premier thème : l'interconnaissance.

Quand je discutais avec les gens dans le quartier, ils disaient souvent : notre quartier, c'est une communauté, mais une communauté à l'envers. On est tous ensemble, mais il n'y a rien qui nous lie. On est forcé d'être ensemble, on est forcément une communauté mais il n'y a rien de positif qui nous lie entre nous.

Je vais vous donner quelques précisions. J'ai travaillé dans une ville moyenne, dans un quartier qui fait environ 5000 habitants. Un des aspects essentiels qui apparaît tout de suite, c'est que ce quartier est composé à 60 % de magrébins, 20 % de gens qui sont d'Afrique subsaharienne, et 20 % de gens qui sont blancs. La plus grande partie est ce qu'on appelle dans le quartier des « cas' sos ».

Cas'sos, terme difficile à traduire, est le diminutif de cas sociaux. Les gens les appellent comme cela et on en reparlera longuement. Les cas'sos constituent une partie importante de la population, ce sont eux qui subissent la violence et le mépris généralisés, de la part de tout le monde dans cet endroit.

C'est une cité où il y a un fort trafic. Pour donner une idée, il passe environ 150 kilos de hasch tous les mois, qui sont revendus et qui sont redistribués. C'est une économie noire extrêmement développée et qui concerne à peu près toutes les familles. Pratiquement toutes les familles sont directement ou indirectement impliquées. C'est impossible de faire la part de celles qui ne le sont pas.

Cela se traduit par une très forte pression policière, qui est permanente. Par exemple, c'est 5 % de la population de la ville et plus de 25 % des interventions policières, et pour donner un ordre d'idée, plus de 33 % des hommes entre 18 et 35 ans sont en prison ou ont été en prison dans les 2 années passées. C'est un taux d'emprisonnement considérable avec une grande violence aussi. Pendant que nous y étions, il y a eu un mort de mort violente par an dans le quartier. Voilà un quartier assez dur, dans la nomenclature française, mais qui est un quartier d'une ville ordinaire en France.

Ce quartier de 5000 habitants, est d'abord un monde de l'interconnaissance.

Ce qui est frappant quand on rentre dans cet univers, c'est que tout le monde se connaît, et c'est très important de comprendre cela. Tout le monde se connaît et tout le monde connaît tout de tout le monde. Il n'y a que les travailleurs sociaux qui pensent qu'il y a du secret professionnel. Tout le monde sait tout. C'est un système qui fonctionne comme un village, malgré la taille, même si tout le monde ne se connaît pas individuellement. Ils sont tous capable de se repérer, de repérer qui est qui, de quelle famille, de quelle tour, et ainsi de suite...

Et on s'aperçoit très vite qu'il y a tout un ensemble d'institutions du quartier qui fonctionnent comme cela et qui fonctionnent pour accroître en permanence cette interconnaissance.

Il y a d'abord la mosquée, qui sert comme une place de village où les informations s'échangent.

Autre institution du quartier, les groupes en bas des cages d'escaliers. Ces groupes, de jeunes garçons notamment, sont les vraies commères du quartier ; ils parlent, ils échangent les informations, et quand vous passez du temps avec eux, vous vous apercevez que la plupart des conversations concernent les individus : « ah oui ! tu connais machin, machin c'est celui qui habite la tour truc », et ainsi de suite. Donc on accroît en permanence ce monde de l'interconnaissance.

Ce qui veut dire que le ghetto se constitue comme un monde de liens forts.

Je voudrais insister là-dessus. C'est un problème social considérable de mon point de vue.

Un monde de liens forts s'oppose à un monde de liens faibles.

Les liens forts, c'est quand vous connaissez des gens qui se connaissent entre eux.

Les liens faibles, c'est quand vous connaissez des gens qui ne se connaissent pas entre eux.

Plus vous êtes riches dans notre société, plus vous avez des liens faibles. Vous avez la capacité d'avoir un réseau.

Plus vous êtes pauvres et dans le ghetto, plus vous avez des liens forts, des liens avec des gens qui se connaissent entre eux.

Et si vous connaissez des gens qui se connaissent entre eux, cela fait une pelote. Une pelote qui tourne, et qui fait que dans le quartier les gens n'arrivent jamais par exemple à trouver du travail. Ils envoient des tonnes de C.V, mais comme ils ne connaissent personne à l'extérieur, et n'ont pas cette capacité de réseau, c'est un handicap social considérable. Il faut bien le comprendre en ces termes-là. C'est souvent leur premier handicap que de vivre dans cet univers qui est un univers de liens forts.

Ce monde de liens forts est aussi un monde extrêmement conservateur, un monde qui est fondé sur une morale de la personne. Dans ce ghetto-là, dans cet univers-là, les gens ne se jugent pas les uns les autres et ne s'apprécient pas les uns les autres en fonction de capacités personnelles particulières. Ils se jugent et s'apprécient en fonction de la fidélité aux liens qu'ils entretiennent, donc au fait qu'ils sont stables en permanence et que, d'une certaine manière, ils ne changent pas.

C'est très facile à comprendre. Puisque tout le monde se connaît depuis l'enfance, si vous êtes connu comme étant l'individu qui a tel comportement, et si vous voulez changer - par exemple, vous êtes mauvais élève, vous voulez devenir bon élève - la plupart du temps les groupes vous rappellent en permanence ce que vous êtes. « Ah mais on te connaît, on sait très bien » et ainsi de suite, et les groupes vont fonctionner en permanence pour vous ramener à votre identité, à l'intérieur du groupe.

Donc d'une certaine manière, ce monde de liens forts est un monde qui empêche toute évolution, ou qui travaille à empêcher toute évolution des individus comme tels et qui les ramène en permanence à leur personnalité, ou à leur personne à l'intérieur du groupe. Ce qui fait aussi que les gens se connaissent comme des personnes et non pas comme des individus dotés d'un statut.

C'est très important de le comprendre parce que cela a des conséquences très directes, notamment dans le rapport aux institutions. Les gens ne connaissent pas l'institution, ils connaissent la personne X, que l'on peut situer de cette manière là. D'où l'impossibilité de

transformer, par exemple, le groupe de jeunes en association, puisqu'on ne va pas basculer d'un statut de liens forts à un statut de liens faibles.

C'est quelque chose de fondamental. Vous comprenez bien que les liens forts cela vous protège. Cela vous protège énormément du monde de l'extérieur mais vous comprenez vite pourquoi c'est un handicap considérable à l'extérieur, parce qu'à l'extérieur nous vivons dans une société de liens faibles, de liens qui sont notamment des liens de civilité.

Je prends un exemple pour bien me faire comprendre, c'est très caractéristique de cela : vous, classe moyenne, quand vous vivez dans un monde urbain, ce qui fait votre sécurité c'est le fait que vous vivez dans un monde anonyme et que tout le monde partage dans ce monde anonyme un code de civilité. Tout le monde est poli et va bien se comporter.

Si vous êtes dans le ghetto, c'est l'inverse qui est vrai. Ce qui fait votre sécurité, c'est évidemment que vous connaissez tout le monde. Ce n'est pas la civilité des gens qui fait votre sécurité, mais quand quelqu'un vient de l'extérieur vous pouvez le repérer tout de suite, puisqu'il n'a rien à faire là. Puisque l'on ne le connaît pas, il est tout de suite un danger potentiel, un flic, un indic, tout ce que vous voulez, et à partir de là il est susceptible d'être agressé parce que la présence étrangère devient une agression.

Dans les espaces urbains un peu mélangés dans lequel j'ai travaillé à Paris, cela entraîne des conflits considérables. Par exemple : dans une des cités où j'ai travaillé, il y a eu un meurtre. Un jeune dealer s'est fait tuer au coin d'une rue et le centre social et les associations locales ont organisé un débat collectif avec la population.

Dans ce débat sont venus les gens de classe moyenne qui habitent là et les gens du ghetto, et la conversation s'est engagée.

Les gens de classe moyenne disaient aux jeunes du ghetto : c'est intolérable, l'insécurité que vous semez dans le quartier, vous agressez les femmes asiatiques, parce qu'elles ont de l'argent et parce qu'elles sont clandestines, qu'elles ne portent pas plainte, et on vous voit de nos fenêtres les agresser.

Et les gens du ghetto disaient : mais mesdames, messieurs, pourquoi vous avez peur ? Vous ne risquez rien, puisqu'on vous connaît, on ne va pas vous agresser, vous rentrez dans notre univers de liens forts, on ne vous agressera pas, ce sont les gens étrangers à notre quartier que l'on agresse.

Il faut bien comprendre cette première constatation.

Deuxième élément que je voudrais ajouter, cet ordre de liens forts, cette interconnaissance que le quartier travaille en permanence à renforcer, est aussi un monde familial. Comme dans un village traditionnel, c'est un univers qui est excessivement familial, hyper familial.

Mon sentiment est que plus les gens s'appauvrissent, plus ils ont tendance à se crispier, à se refermer sur des liens qui sont d'abord des liens, des rôles sociaux qui sont de nature familiale, et on va voir que cela a une grande importance dans le développement de la violence. Et donc les familles ont tendance à se replier, et l'univers du ghetto, dans lequel j'ai travaillé, est au fond un univers de liens forts et de familles qui se connaissent les unes les autres en ces termes là.

Une fois que l'on a compris cela, on peut passer au deuxième thème que je voulais développer qui est le thème des embrouilles.

C'est une des observations que l'on peut faire aussi très rapidement. Quand vous rentrez dans cet univers, non seulement vous observez que tout le monde se connaît, mais aussi qu'il y a en permanence des conflits. Des conflits internes. Ce que les gens appellent dans le quartier « les embrouilles ». Je revenais passer trois jours par semaine dans le quartier, et chaque fois que je revenais, chaque semaine, il y avait une nouvelle embrouille et un nouveau conflit qui s'était développé.

On s'aperçoit aussi de façon très simple, il suffit de vivre là, que les embrouilles sont un mode de vie. Quasi permanentes elles impliquent notamment les jeunes garçons, mais aussi les familles entières, des parties de la cité contre d'autres parties de la cité, et souvent ces embrouilles montent à une violence qui peut être extrême. La plupart des actes les plus violents qu'il y a eu tout au long de notre séjour étaient liés à des embrouilles.

L'embrouille, la plupart du temps, on ne sait pas trop sur quoi cela démarre. Cela peut démarrer sur un regard, sur une mauvaise interprétation des choses, je pourrai en raconter des dizaines comme cela. En général il y a un affrontement, un échange d'insultes, un échange de coups, et la personne qui a le dessous ne peut pas laisser l'affront qui lui a été fait.

Vous comprenez pourquoi elle ne peut pas laisser passer l'affront, parce qu'elle vit dans un monde de liens forts. Si vous, vous avez été humilié publiquement, si vous, vous avez un incident dans la rue, cela ne pose pas de problème parce que vous pouvez passer votre chemin, personne ne vous aura vu. Par contre, si vous êtes dans cet univers là, comme tout le monde sait tout de tout le monde, vous ne pouvez pas vous en échapper.

On rentre donc dans un cycle qui est un cycle, au fond, de vengeance et d'affrontement permanents. Et, en général, ce qui se passe, c'est que cela solidarise les gens les uns contre les autres, cela crée des clans, tel ensemble de familles, telle partie de la cité contre telle autre, et la guerre est commentée par les autres. L'embrouille, de cette manière, accroît considérablement l'intégration dans le quartier, cela a une fonction sociale, qui est une fonction d'intégration du ghetto. Plus il y a d'embrouille, plus les gens participent autour d'un même conflit.

Certains y trouvent aussi une dose d'adrénaline, une dose d'action qu'ils n'ont pas par ailleurs. J'ai rencontré des jeunes garçons qui me disaient : « Moi le matin, il me faut ma dose d'embrouille, je sais que ce jour-là, il va falloir que je m'embrouille. »

Cela crée une histoire commune, et c'est très intéressant d'observer que les embrouilles qui se déclenchent réactivent la plupart du temps des embrouilles plus anciennes, on ne sait pas trop pourquoi. Cela crée une sorte d'histoire du quartier, et certaines personnes peuvent vous raconter cette histoire à travers toutes les embrouilles.

Cela crée l'unité du quartier jusqu'à un certain point, quand l'embrouille devient trop violente. Les gens l'expliquent très bien d'ailleurs : lorsque les embrouilles internes au quartier menacent notre unité, on va s'embrouiller avec la cité d'en face, on crée une embrouille, on va faire la guerre avec la cité d'en face. Cela recrée notre unité et quand notre unité est recrée, on peut à nouveau s'embrouiller entre nous.

Ce mode d'intégration, qui est un mode de fonctionnement omniprésent se traduit par des échanges de coups de feu, des tirs. Il y a beaucoup d'armes qui circulent dans cet endroit, les gens se tirent dessus et cela s'est traduit ces derniers mois après notre départ par des morts. Des gens qui sont morts à la suite d'embrouilles, c'est quelque chose qui n'est absolument pas anecdotique et qui entretient une forme de climat de violence, de tension qui est omniprésent à l'intérieur de la cité. L'embrouille a aussi ceci de particulier qu'elle est incompréhensible pour l'extérieur. Cela conduit aussi à opacifier le fonctionnement de la cité et à fermer le ghetto vis-à-vis de l'extérieur.

Ce que je voulais faire comprendre, c'est que la violence que l'on observe n'est pas du tout une violence anormale, une violence de désorganisation au contraire, cette violence liée aux embrouilles participe à la construction, à la cristallisation du ghetto et à la fermeture du ghetto du monde extérieur.

Un autre aspect de cette centralité des embrouilles dont on s'aperçoit assez vite et qui est une difficulté, c'est l'extrême théâtralisation des comportements, observation que l'on peut aussi faire dans bien des endroits.

Les embrouilles, c'est un peu, si je peux dire ça comme ça, ce qu'est le western spaghetti au western de John Ford.

Quand vous rentrez dans la cité, vous avez le sentiment d'une sorte d'excès permanent dans la mise en scène. La mise en scène des conduites, des sentiments, des mots, dans l'utilisation des mots, comme pour les jeunes garçons avec leur capuche qui prennent l'air méchant.

Prendre l'air méchant, cela ne va pas de soi, cela se travaille. On apprend devant son miroir, c'est une sorte de théâtralisation, de mise en scène permanente.

Cela se voit beaucoup aussi dans les relations avec les travailleurs sociaux, la façon dont les gens se mettent en scène, ce que je raconte beaucoup dans le livre. Comme l'histoire de cette femme maghrébine qui fait semblant de ne pas parler français, qui ne change pas ses enfants pour qu'ils puient, qui ne leur donne pas à manger pour qu'ils pleurent devant l'assistante sociale, etc. Une sorte de mise en scène, en permanence, de soi, de son image et du jeu qu'on va pouvoir faire de son image, soit l'image méchante, soit l'image affligeante, que l'on peut utiliser.

Pour nous, cette théâtralisation a été une question, une difficulté d'accès que nous avions, nous gens extérieurs, au début au moins, à rentrer dans le quartier et à comprendre, au-delà de cela, ce que pouvaient dire les gens.

Je m'explique : on avait le sentiment que rien n'était vrai, que rien n'était faux non plus. On ne savait pas trop quel était le statut des récits, ou des propos, de ce que pouvaient nous dire les gens, comme s'ils pouvaient dire les choses sans les penser, les penser sans le dire, les dire en fonction de la situation.

Je me souviens très bien, dans mes premiers entretiens, d'un très long entretien que je fais et que j'enregistre. A la fin, je coupe mon magnéto et la dame me dit : « C'était très intéressant mais de toute façon l'important ce n'est pas ce qu'on dit mais ce qu'on pense. » J'ai pris la cassette et je l'ai jetée. Cela faisait partie de cette théâtralisation, comme s'il y avait toujours une sorte de double fond.

Ce dont on s'aperçoit aussi dans le langage, dans la mise en scène, c'est que ce double fond est un système collectif. Les gens le font collectivement et fabriquent collectivement une sorte de monde qui est un monde intermédiaire, un monde plus ou moins fictif, plus ou moins réel auquel chacun est sommé de contribuer, de participer. Personne ne peut démentir les choses.

Ce qui fait que souvent, vous avez ces situations invraisemblables où les gens prétendent être ce qu'ils ne sont pas, leur interlocuteur sait qu'ils ne sont pas ce qu'ils prétendent être mais fait semblant de les croire, en échange du fait qu'eux-mêmes seront crus s'ils prétendent être quelque chose. C'est essentiel dans le fonctionnement. Evidemment, les travailleurs sociaux se confrontent à cela, tout le monde se confronte à cette situation en permanence.

Cela crée le fait que garder la face, garder la dignité, est quelque chose de très important. Si vous faites perdre la face à quelqu'un, c'est-à-dire si vous démentez ce qu'il vient de dire, c'est toujours créateur de violence. Et il faut bien comprendre que vous n'aurez aucun recours dans cette violence là, parce que c'est vous le fautif, c'est celui qui fait perdre la face, qui trahit le groupe, qui va être soumis à la violence collective.

Tout le monde fait semblant de dire ou de faire un certain nombre de choses. Cette façon de fonctionner me semble relever de deux explications, de deux éléments qu'il faut souligner :

Premier élément, c'est un fonctionnement de protection à l'évidence, cela permet de se protéger du monde extérieur. Cela permet de masquer la vraie réalité, les gens me le disaient souvent : « On ne voudrait pas que tu révèles nos secrets. » Cela permet de masquer les choses vis-à-vis de l'extérieur et tout individu qui déroge à cela, est rappelé à l'ordre par le groupe.

Deuxième élément, qui est pour moi un aspect fondamental, ce n'est pas simplement pour se protéger, mais c'est un effet direct de la domination vécue. Pourquoi est-ce de la domination vécue ? Parce que les gens ne sont pas propriétaires de leur image ni du langage qu'ils utilisent.

Alors pour me faire comprendre, ils m'ont expliqué que, notamment quand ils s'adressent à des gens comme moi, à un blanc, qui vient de l'extérieur, plutôt aisé, plutôt riche, ils ont toujours le sentiment d'être comme dans les séries policières américaines, où on arrête le type et on lui dit : « Vous pouvez garder le silence mais tout ce que vous direz peut être retenu contre vous. » Et bien c'est exactement cela que vivent les gens ; ils ont le sentiment que tout ce qu'ils disent, en positif ou en négatif, peut être retourné contre eux comme une forme d'accusation, comme une forme de dénonciation à leur détriment dont ils auront à subir les conséquences. Et fabriquer cette situation, permet de se maintenir à distance et de se protéger de ce monde dominant. Il faut bien comprendre cela.

On a à faire à des gens qui souvent parlent un langage dont ils ne sont pas propriétaires. Ils ne maîtrisent pas la définition des mots, ce sont les dominants qui maîtrisent la signification des mots, et ils ont le sentiment que, quand ils parlent, ils ont toujours socialement la possibilité de se faire piéger et que ce qu'ils vont dire va se retourner

contre eux. Ils racontent cela vis-à-vis de la justice, des employeurs, de la police, et ainsi de suite, de tout un ensemble d'institutions, de la société dans son ensemble.

Dans le quart d'heure qui me reste, je voudrais rajouter un troisième élément que je voudrais mettre en évidence aussi, dans ce fonctionnement du ghetto, c'est le lien qu'il y a entre le racisme et le sexisme.

Je n'en ai pas encore parlé, mais c'est une question essentielle dans l'endroit où j'ai travaillé.

D'abord, il y a le sentiment partagé par l'ensemble de la population d'une agressivité permanente de la société, des institutions (police, justice, école) : non seulement on est abandonné, mais en plus on est agressé par ces institutions, souvent humilié pour des raisons, je l'ai dit tout à l'heure, qui sont des raisons raciales et des raisons sociales, les deux étant indissociables.

L'expérience, dans cette enquête, du racisme vécu est quelque chose qui revient dans presque tous les témoignages, et qui revient notamment dans les témoignages des plus jeunes, les plus âgés ayant plus de mal à mettre en scène ce type de chose. C'est le premier ensemble d'observation.

Second ensemble dont on s'aperçoit très vite, c'est que cette expérience de racisme est très différenciée selon les individus, selon que vous êtes un homme ou une femme. Pour le dire très rapidement, les hommes le subissent beaucoup plus que les femmes, et les jeunes hommes, beaucoup plus que les jeunes femmes. En général, les hommes sont beaucoup plus confrontés de façon très directe, explicite, au racisme ou à la discrimination que les femmes.

On peut l'observer dans les témoignages des gens, dans ce qu'ils racontent autour du thème du travail. Il y a beaucoup de témoignages où les femmes racontent qu'au travail elles peuvent, en adoptant un certain nombre de codes, échapper aux contraintes de la discrimination. Les hommes ne peuvent pas. Même si cela n'est pas absolu pour les femmes, les hommes semblent, eux, subir une discrimination, de ce point de vue là, absolue.

Deuxième thème qui revient en permanence chez les jeunes gens, et j'en viens ici à mon propos, c'est le thème des boîtes de nuit.

Comme vous le savez, dans ces petites villes de province, il y a une discrimination qui s'opère à l'entrée des boîtes de nuit. Il y a des videurs qui empêchent les gens de rentrer et le fait évidemment d'être un arabe ou d'être un noir, dans certain cas, est un handicap. C'est quelque chose qui est extrêmement sensible chez les gens et pas du tout anecdotique.

Quand ils en parlent c'est toujours avec beaucoup d'émotion, en utilisant deux termes, que je voudrais bien mettre en évidence.

Premier terme : ils disent : « Je me suis fait humilier. » Le terme de l'humiliation est omniprésent ; par exemple, ils disent : « Je suis resté dehors à m'humilier »,

Deuxième terme qu'ils utilisent, et je me souviens de longues conversations à Marseille avec de jeunes garçons : « Nous vivons cela aussi comme une castration. »

Autrement dit, ce n'est pas seulement le fait que je suis arabe qui est rejeté, c'est aussi le fait que je suis un jeune garçon arabe, et je suis rejeté d'un lieu qui est un lieu d'échanges amoureux et sexuels. Au fond, je suis rejeté du lieu même de l'égalité humaine, si vous voulez.

C'est un thème assez classique de l'observation du racisme. On a lynché des dizaines de milliers d'hommes noirs parce qu'ils avaient regardé des femmes blanches, on n'a jamais fait l'inverse. On n'a jamais lynché des hommes blancs, si j'ose dire, pour avoir touché des femmes noires. Donc, c'est un thème assez classique, mais c'est un thème très présent, et qui agresse très directement, d'autant que, ce qu'ils disent aussi, c'est que les jeunes femmes, elles, rentrent dans ces espaces-là.

Autrement dit, la sœur, les copines, les filles du quartier rentrent, elles, dans la boîte de nuit sans aucun problème, notamment si elles adoptent des codes vestimentaires ou de comportement qui sont ceux des blancs ou de la société française dominante.

Vous comprenez bien que cela renforce cette idée, cette conviction, que c'est bien parce que je suis un homme et que je suis arabe que je ne peux pas rentrer dans ce lieu qui est un lieu d'échanges.

Quand on a bien observé cela, on comprend, à ce moment-là, le fonctionnement du ghetto.

Ce que l'on observe d'abord, c'est évidemment que ce qui est un handicap à l'extérieur devient un avantage à l'intérieur, et vice versa. C'est-à-dire, la féminité qui protège les filles à l'extérieur, va devenir un handicap à l'intérieur et, inversement, la masculinité qui protège les garçons à l'intérieur devient un handicap à l'extérieur.

C'est une chose absolument centrale, et à partir de là, les filles et les femmes ont un espace de jeu avec le racisme. Apparaître comme une femme fait disparaître le fait que je suis arabe. Elles le disaient dans cette enquête: « Nous, le fait d'apparaître comme une femme, on ne voit pas l'arabe, on voit le charme oriental. »

Les garçons ne peuvent pas jouer avec cela, mais pour eux, évidemment, la féminité ne peut pas être vécue autrement que comme une forme d'humiliation raciale. La féminisation des filles du quartier c'est la contrepartie de mon humiliation de jeune-homme-arabe. Si on comprend cette mécanique infernale, on comprend que le racisme enferme les hommes dans la masculinité alors que la féminité, entre guillemets, je reviendrais sur ce thème là, permet aux femmes d'échapper au racisme.

C'est une thèse, une observation assez classique, que le racisme a toujours eu une dimension sexuelle très forte. Le racisme, dans son histoire occidentale, a toujours consisté à émanciper les femmes d'une population de la violence traditionnelle, ou de la violence sexuelle de leurs hommes. D'une certaine façon, il fallait les dévoiler en Algérie pour les faire rentrer dans la norme occidentale, pour les faire accéder à la modernité.

Pour les gens dans le quartier qui vivent cela très directement à travers ces types de symboles, ces formes de féminisation et d'émancipation des femmes ont pour contrepartie le fait que moi, je suis enfermé dans quelque chose qui est sale, qui est violent.

C'est très intéressant du point de vue par exemple de l'histoire. Si on se penche sur l'histoire culturelle occidentale et la représentation de la sexualité arabe, on constate qu'elle a souvent et longtemps été la représentation d'une sexualité raffinée jusqu'à la colonisation, où cette représentation se renverse et on a une représentation violente, disons agressive, de la sexualité des hommes arabes.

Ceci explique qu'à partir de cette mécanique, de cette expérience-là, les hommes vont se replier en grande partie sur des rôles sociaux traditionnels - je vais expliquer comment - sur ce qu'ils ont en propre, sur leur arme, la masculinité, d'où l'aspect parodique de cette masculinité, alors que les femmes vont voir s'ouvrir un espace de jeu qui est beaucoup plus important, au moins pour une partie d'entre elles.

C'est cela que je voudrais dire en quelques mots, d'abord en parlant des hommes.

Ce que l'on observe dans ce monde, c'est que les hommes vivent comme des puritains. C'est très frappant, ils vivent selon une logique puritaine, et dans la logique puritaine, comme tout le monde le sait, les puritains allaient au bordel. Le puritain, c'est un aspect fondamental du fonctionnement, c'est celui qui projette la sexualité à l'extérieur.

Au fond, les hommes désexualisent tout ce qui est à l'intérieur de la famille, à l'intérieur de l'espace du quartier. La féminité devient interdite, et cette féminité, cette sexualité, est projetée à l'extérieur du quartier, dans la pornographie, les images, la consommation de prostitution ou des bordels.

Dans cette cité, notamment, une grande partie de l'argent du deal, du trafic de drogue, servait à monter des expéditions. Au début, je rencontrais beaucoup de gens qui rentraient d'Espagne et je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient, l'Espagne étant assez loin d'où je travaillais, jusqu'à ce que je comprenne qu'ils allaient au bordel en Espagne dépenser l'argent du deal. Une grande partie de l'argent du deal était dépensé là.

Et donc on dichotomise très fortement les choses, en projetant la sexualité chez les prostituées, dans ce monde extérieur, dans la pornographie. On utilise beaucoup la pornographie. On désexualise tout ce qui est immédiat, dans l'environ proche. Il n'y a pas d'amour possible avec les gens dans l'environnement proche, il n'y a pas de remarque possible.

Pour bien me faire comprendre, vous êtes avec des gens qui peuvent vous montrer sur leur téléphone portable les petits films qu'ils ont tourné avec des prostituées, ou avec ce qu'ils appellent « les plans cul » qu'ils ont repérés sur Internet, mais vous ne pouvez pas faire une remarque sur la fille qui passe dans le quartier, parce que si vous faites une remarque en disant que la fille qui passe est jolie, vous allez prendre une claque. Cela ne se dit pas, cela ne se fait pas, cela ne se pense pas.

Il y a une séparation entre les filles bien et les filles pas bien, entre les putes et celles qui sont des filles bien, entre celles que l'on pourra épouser éventuellement et celles qui sont là pour notre plaisir et ainsi de suite. Vous avez des déclarations comme celle d'un jeune garçon qui me disait, je cite : « Les putes sont là pour notre plaisir et quand on rencontre une femme qui ressemble à notre mère, on aura des enfants avec elle et on sera heureux. »

La violence sert à imposer cette dichotomie dans le quartier. Par exemple, si vous demandez aux mêmes gens, aux mêmes populations, qu'est-ce que c'est pour vous une femme ? Ils vous disent : une femme cela n'existe pas, ce sont leurs termes, une femme ça n'existe pas, ça rentre à la maison. La présence féminine devient une présence interdite dans l'espace collectif.

Cela se traduit aussi par des sentiments tout à fait essentiels dans la vie psychique des gens, notamment une angoisse permanente, chez les hommes, de la trahison féminine. Au fond, il ne faut pas se fier aux femmes parce que les femmes étant des putes par nature, elles sont toujours prêtes à vous trahir et notamment si je couche avec une femme. Si elle a couché avec moi, elle couchera avec d'autres. Donc l'angoisse devient permanente de se voir trahi, et vous comprenez bien pourquoi, parce que la trahison ce n'est pas seulement la trahison amoureuse, c'est aussi une trahison raciale, c'est une trahison identitaire pour le dire en ces termes-là.

Ce monde extrêmement dichotomisé s'impose à l'intérieur de la cité et est imposé avec une grande violence. Et là non plus la violence n'est pas le produit d'une pathologie, elle sert à imposer aux gens ce fonctionnement-là et à imposer aux femmes de rester des femmes, c'est-à-dire de rester à leur place et de ne pas déborder de cette place-là.

C'est omniprésent. Pour donner un exemple, dans le quartier, le centre social a une salle assez grande dans lequel il y a des ordinateurs en accès libre. Il y avait des hommes qui y accédaient, mais jamais de femmes. Les travailleurs sociaux ont eu l'idée, pour faire venir les femmes, de leur réserver un espace et ils ont tiré un rideau au milieu de la salle. Au début des femmes sont venues, mais très vite elles ne sont plus venues, parce qu'à l'entrée de la salle il y avait un groupe d'hommes qui les insultaient en permanence, en leur demandant de rentrer à la maison, leur disant qu'elles n'avaient rien à faire ici. Et au bout d'un certain temps, on a enlevé le rideau et l'espace est resté un espace exclusivement réservé, masculin.

Cela pèse sur la vie quotidienne et fait aussi qu'il faut s'adapter à cette réalité, comme on va le voir dans les stratégies féminines.

J'ajoute un dernier point, cette dichotomie des putes et de mères est toujours raciale, elle n'est pas simplement sexuelle. C'est-à-dire, la pute est toujours francisée. Elle est toujours française, elle est blanche, même si elle ne l'est pas. Et quand une fille a une mauvaise réputation parce qu'il y a une rumeur qui court sur elle, elle est traitée de sale blanche, de pute francisée. Par exemple, si vous portez une jupe dans la cité, vous allez vous faire traiter très vite de francisée, autant dire de prostituée. Cette dichotomie-là est toujours à coloration raciale, on ne peut pas séparer les choses.

Maintenant, si je regarde du côté des femmes, c'est très intéressant et je vais finir là-dessus, cela pose des questions de politiques sociales et je vais dire pourquoi.

Ce qu'il y a de très caractéristique, c'est que les femmes vivent la situation inverse ; elles souffrent, si je peux dire ça comme ça, de déssexualisation, elles souffrent essentiellement de voir leur sexualité, leur féminité, leur corps féminin niés par la réalité du ghetto, ou interdits par la réalité du ghetto.

Deux choses très intéressantes dans les témoignages, les récits que nous ont faits les femmes, la cinquantaine de femmes entre 17 et 65 ans que nous avons interrogées. Toutes les femmes parlent sans exception de sexualité. Toutes, qu'elles soient mariées, veuves, divorcées, célibataires, parlent de sexualité, de la question de leur corps. Jamais les hommes n'évoquent ce type de chose spontanément.

Ensuite, elles mettent tout en scène quand elles racontent leur vie, une sorte de travail de sexualisation, de réappropriation de soi, de son corps et de sa sexualité au service d'une forme de développement personnel, de développement de soi.

Pour parler clair, les femmes dans cette enquête disaient : « Comment je deviens une femme. » Je me souviens d'une qui me disait : « Vous ne pouvez pas savoir, Monsieur, ce que c'est difficile de devenir une femme quand on habite un quartier comme ça, ou d'être une femme quand on ... »

Autant les hommes sont dominés par leur rapport à l'autre, la race, autant les femmes sont dans leur rapport à soi. C'est ce qui apparaît ici. Elles sont dans un rapport beaucoup plus réflexif que les hommes, elles disent « nous les femmes, nous les filles », jamais les hommes ne disent « nous les hommes ». Et donc cette capacité réflexive, le fait qu'elles doivent jouer avec les codes qui sont très forts dans la cité, leur donne une capacité subjective, une capacité individuelle beaucoup plus affirmée que celle des hommes.

Cela se traduit par une chose évidente, quand vous faites une enquête dans ce genre de milieu, une question que l'on s'est posée : « Pourquoi les hommes sont-ils si idiots, si cons ? »

Autrement dit, quand on faisait des groupes de discussion, quand on passait d'un groupe de discussion masculin à un groupe de discussion féminin, on avait tous le sentiment que le niveau intellectuel tout d'un coup s'élevait considérablement.

Pour une raison simple, les hommes s'accrochent à des formes d'identité, qui sont des formes d'identité cristallisées et très fortes, alors que les femmes essaient d'échapper à l'identité féminine qu'on veut leur imposer dans le ghetto. Cela donne cette capacité de distance et de réflexivité, donc de subjectivation, pour parler plus simplement, plus grande que celle des hommes. Donc elles sont plus intelligentes, elles ont plus de capacités d'aller vers l'extérieur, elles ont plus de capacité de penser, si je peux utiliser ce terme.

C'est un aspect absolument fondamental en termes de politique sociale : faut-il, quand on intervient dans un quartier, s'appuyer sur la force positive des femmes, ou faut-il sauver les hommes du désastre ?

Pour moi c'est une vraie question.

Autre problème à souligner, il faut mettre en bémol ce que je viens de dire : ce que je raconte là n'est pas vrai de toutes les femmes.

On s'aperçoit que ces enjeux sexuels et raciaux sont absolument centraux dans le ghetto non seulement entre hommes et femmes mais entre femmes aussi. Avec notamment la circulation des rumeurs. Rappelez-vous quand j'ai parlé de l'interconnaissance, l'interconnaissance joue dans le contrôle des femmes en permanence, le fait que les rumeurs circulent sur untel et unetelle, ce que font machin et machine.

Mais toutes les femmes n'ont pas la capacité de jouer les stratégies externes, de jouer la féminité, de faire que la féminité leur permette de s'échapper du monde du ghetto.

Ce que je voudrais dire, c'est qu'il y a une différenciation qui s'opère entre deux groupes de femmes.

Dans nos groupes de discussions, c'était souvent le cas, entre celles qui ont une certaine capacité de faire ce que je viens de décrire, de jouer cette stratégie subjective, d'aller vers l'extérieur, et celles qui n'ont pas les ressources suffisantes pour le faire.

Et donc elles vont jouer des stratégies internes qui vont coller au ghetto, et les discussions les plus violentes qu'il y a eu dans nos groupes, dans tous les groupes, ont été entre les femmes autour de ces questions-là. Avec ce mélange du thème racial et du thème sexuel.

Par exemple, une discussion, avec une quinzaine de femmes. On est là et on discute pour savoir qui sont les femmes bien et les femmes pas bien dans la cité. Une femme prend la parole et dit : « Il y a les femmes bien et les femmes pas bien, il n'y a pas de catégorie intermédiaire. Il y a les femmes bien, ce sont celles qui n'oublient pas d'où elles viennent et de quel quartier elles appartiennent et il y a les putes francisées. » Puis elle se tourne vers sa voisine et elle dit : « Comme toi, Rachida », parce que Rachida porte une jupe. C'est d'une violence extrême, il faut bien le comprendre, et cela s'est traduit par des insultes, par des choses extrêmement fortes dans la cité.

On voit très vite aussi que cette différenciation entre les femmes s'opère à partir de critères qui sont assez simples à repérer.

Vous avez, ou pas, les ressources pour jouer la stratégie extérieure, la stratégie de la féminité à l'occidentale.

Ce sont la beauté physique, qui est un critère essentiel, y compris chez les hommes, le succès ou non à l'école, qui est un deuxième critère et le soutien ou pas de la famille.

Si vous réunissez les trois, vous avez de grandes capacités de faire ce que je viens de décrire ; s'il vous manque un des trois, cela devient plus problématique et cela crée souvent des conflits.

Les filles qui sont plutôt moches, qui ne réussissent pas bien à l'école et qui sont dans une famille qui ne les soutient pas, ont très peu de chance d'avoir ces capacités-là, et donc elles jouent des stratégies internes et elles adoptent une féminité ou une performance de la féminité qui est une performance différente.

Je prends un exemple : elles prennent le voile. Il faut bien comprendre que le voile n'est pas un symbole religieux, c'est un symbole sexuel, c'est affirmer : je suis solidaire sexuellement des musulmans et des arabes. C'est comme cela que c'est vécu. Si je ne le mets pas, c'est que je ne suis pas solidaire sexuellement.

Et le voile a la même fonction que la jupe mais à l'envers, il vous protège à l'intérieur du quartier mais les filles voilées vous racontent bien qu'à l'extérieur il est un handicap considérable puisqu'il entraîne des insultes, de l'agressivité, etc., puisque le voile est un signe d'indisponibilité sexuelle. Ce n'est pas la question religieuse, qui me semble être secondaire par rapport à cela.

A l'intérieur de cette cité, ces questions là sont indissociables et on s'aperçoit que toute la cité, le ghetto, fonctionne autour de cet ensemble de catégorie, autour de la question du sexe.

A qui appartient le sexe des femmes est une question sociale fondamentale et la collectivité se crée, se fabrique autour, fabrique son interconnaissance autour, use de la violence autour pour se fermer et notamment en ce qui concerne les hommes.

C'est essentiel puisqu'ils sont très faibles sur le marché matrimonial, très faibles sur le point de vue social, puisqu'ils ont une difficulté très grande à accéder à la sexualité ou au mariage, donc il est essentiel pour eux de fermer, d'une certaine manière, le marché et de se replier sur cet espace-là.

Il me semble qu'on est là au coeur du fonctionnement du ghetto, et je vais arrêter là.

Il me semble qu'aujourd'hui dans la société française, cette fabrication du ghetto a tendance à se généraliser, et encore une fois je rappelle que le quartier n'est pas un ghetto, mais qu'il y a du ghetto, ce mode de fonctionnement là, qui me semble apparaître un peu partout, dans bien des endroits.

Le ghetto n'est pas une communauté, c'est une communauté creuse, l'inverse d'une communauté, une communauté à l'envers comme disent les gens du quartier, et il faut bien comprendre à partir de là cette articulation particulière des thèmes du racisme, des thèmes raciaux, du thème de la pauvreté et du thème de la sexualité.